

LE CHANT DE LA TERRE

1. CHANSON À BOIRE DE LA DOULEUR DE LA TERRE

Déjà le vin fait signe dans la coupe d'or,
Mais ne buvez pas avant que je ne vous chante une chanson!

Le chant du souci
Vous sonnera dans l'âme comme un rire clair.

Quand le souci approche,
Déserts sont les jardins de l'âme,
La joie, le chant se fanent et meurent.
Sombre est la vie, sombre la mort.

Maître de cette maison!
Ta cave recelle en abondance le vin doré!
Ce luth, ici, je le déclare mien!
Jouer du luth et vider les verres,
Voilà des choses qui vont ensemble.
Un pot plein de vin au bon moment
Vaut plus que tous les biens de cette terre!
Sombre est la vie, sombre la mort.

Le firmament, toujours, est bleu, et la terre
Restera longtemps et fleurira au printemps.
Mais toi, Homme, combien de temps vis-tu?
Tu n'auras même pas cent ans pour jouir
De toutes les vanités corrompues de la terre!

Regardez là-bas! Au clair de lune sur les tombes
Est accroupie une forme, sauvage et fantomatique.
C'est un singe! Écoutez comme son hurlement déchire
Le doux parfum de la vie!

Maintenant, prenez le vin! Maintenant il est temps, compagnons!
Videz vos coupes d'or jusqu'au fond!
Sombre est la vie, sombre la mort.

2. LE SOLITAIRE EN AUTOMNE

Les brumes d'automne errent bleues sur le lac;
Figés de gel se dressent tous les brins d'herbe;
On dirait qu'un artiste a répandu une poudre de jade
Sur les fleurs délicates.

Le doux parfum des fleurs a fui;
Un vent glacé courbe bas leurs tiges.
Bientôt les pétales d'or fanés
Des fleurs de lotus glisseront sur l'eau.

Mon cœur est fatigué. Ma petite lampe
S'est éteinte dans un crépitement, me rappelle au sommeil.
Je viens à toi, fidèle demeure du repos!
Oui, donne-moi le repos! J'ai tant besoin de réconfort!

Je pleure beaucoup dans ma solitude.
L'automne dans mon cœur dure depuis trop longtemps.
Soleil de l'amour, ne veux-tu plus jamais briller
Pour sécher tendrement mes larmes amères?

3. DE LA JEUNESSE

Au milieu du petit étang
Se dresse un pavillon de verte
Et blanche porcelaine.

Comme le dos d'un tigre
Un pont de jade tend sa courbe
Jusqu'au pavillon.

Dans la petite maison, des amis,
Bien habillés, boivent, bavardent;
Certains écrivent des vers.

DAS LIED VON DER ERDE

1. DAS TRINKLIED VOM JAMMER DER ERDE

Schon winkt der Wein im goldnen Pokale.
Doch trinkt noch nicht, erst sing ich euch ein Lied!

Das Lied vom Kummer
Soll auflachend in die Seele euch klingen.

Wenn der Kummer naht,
Liegen wüst die Gärten der Seele,
Welkt hin und stirbt die Freunde, der Gesang.
Dunkel ist das Lieben, ist der Tod.

Herr dieses Hauses!
Dein Keller birgt die Fülle des goldenen Weins!
Hier diese Laute nenn ich mein!
Die Laute schlagen und die Gläser leeren,
Das sind die Dinge, die zusammen passen.
Ein voller Becher Weins zur rechten Zeit
Ist mehr wert als alle Reiche dieser Erde!
Dunkel ist das Leben, ist der Tod.

Das Firmament blaut ewig, und die Erde
Wird lange feststehn und aufblühn im Lenz.
Du aber, Mensch, wie lange lebst denn du?
Nicht hundert Jahre darfst du dich ergötzen
An all dem morschen Tande dieser Erde!

Seht dort hinab! Im Mondschein auf den Gräben
Hockt eine wild-gespensische Gestalt.
Ein Aff ist's! Hört ihr, wie sein Heulen hinausgellt
In den süßen Duft des Lebens!

Jetzt nehmt den Wein! Jetzt ist es Zeit, Genossen!
Leert eure goldnen Becher zu Grund!
Dunkel ist das Leben, ist der Tod.

2. DER EINSAME IM HERBST

Herbstnebel wallen bläulich überm See;
Vom Reif bezogen stehen alle Gräser.
Man meint, ein Künstler habe Staub von Jade
Über die feinen Blüten ausgestreut.

Der süße Duft der Blumen ist verfliegen,
Ein kalter Wind beugt ihre Stengel nieder.
Bald werden die verwelkten goldnen Blätter
Der Lotosblüten auf dem Wasser ziehn.

Mein Herz ist müde. Mein kleine Lampe
Erlosch mit Knistern, es gemahnt mich an den Schlaf.
Ich komm zu dir, traute Ruhestätte!
Ja gib mir Ruh! Ich hab Erquickung not!

Ich weine viel in meinen Einsamkeiten,
Der Herbst in meinen Herzen währt zu lange;
Sonne der Lieb, willst du nie mehr scheinen,
Um meine bittern Tränen mild aufzutrocknen?

3. VON DER JUGEND

Mitten in dem kleinen Teiche
Steht ein Pavillon aus grünem
Und aus weißem Porzellan.

Wie der Rücken eines Tigers
Wölbt die Brücke sich aus Jade
Zu dem Pavillon hinüber.

In dem Häuschen sitzen Freunde,
Schön gekleidet, trinken, plaudern,
Manche schreiben Verse nieder.

Leurs manches de soie sont
Retroussées, leurs bonnets de soie
Retombent gaiement sur leurs nuques.

Sur les eaux calmes
Du petit étang tout se montre
Merveilleusement comme dans un miroir.

Tout se tient sur la tête,
Dans le pavillon de verte
Et blanche porcelaine.

Comme une demi-lune, le pont,
Son arche sens dessus dessous. Des amis,
Bien habillés, boivent, bavardent.

4. DE LA BEAUTÉ

Des jeunes, filles cueillent des fleurs,
Des fleurs de lotus au bord de la rivière.
Entre buissons et feuilles elles sont assises,
Rassemblent des fleurs sur leurs genoux et
Se lancent des plaisanteries.

Le soleil d'or brille sur leurs corps
Et projette leurs reflets dans l'eau clair
Le soleil fait miroiter leurs membres frêles,
Leurs doux yeux.
Et le zéphyr qui gonfle tendrement
Leurs manches,
Emporte la magie
De leur parfum à travers les airs.

O voyez, qui sont ces beaux garçons
Là-bas au bord de l'eau sur leurs braves destriers?
Étincelants au loin, comme rayons de soleil;
Parmi les branches des saules verts
Les gais jeunes gens chevauchent!
Le cheval de l'un d'eux hennit joyeusement,
Hésite et repart en flèche,
Sur fleurs et herbes passent ses sabots.
Une tempête! Il piétine
Les pétales tombés.
Ah! Comme sa crinière vole dans le vent
Et un souffle brûlant sort de ses naseaux!
Le soleil d'or brille sur leurs corps
Et projette leurs reflets dans l'eau claire.

Et la plus belle des jeunes filles le suit
d'un long regard nostalgique.
Son fier maintien n'est que façade:
Dans le feu de ses grands yeux,
Dans la nuit de son regard brûlant
Vibre et se plaint encore l'excitation de son cœur.

5. L'HOMME IVRE AU PRINTEMPS

Si la vie n'est qu'un rêve,
Pourquoi alors fatigue et peine?
Je bois, jusqu'à ce que je n'en puisse plus,
Tout au long de l'aimable jour!

Et quand je ne peux plus boire
Car corps et âme sont rassasiés,
Je titube jusqu'à ma porte
Et dors merveilleusement!

Qu'entends-je au réveil?
Écoutez, un oiseau chante dans l'arbre.
Je lui demande si c'est déjà le printemps,
Il me semble que je rêve.

Ihre seidnen Ärmel gleiten
Rückwärts, ihre seidnen Mützen
Hocken lustig tief im Nacken.

Auf des kleinen Teiches stiller
Wasserfläche zeigt sich alles
Wunderlich im Spiegelbilde:

Alles auf dem Kopfe stehend,
In dem Pavillon aus grünem
Und aus weißem Porzellan.

Wie ein Halbmond steht die Brücke
Umgekehrt der Bogen. Freunde,
Schön gekleidet, trinken, plaudern.

4. VON DER SCHÖNHEIT

Junge Mädchen pflücken Blumen,
Pflücken Lotosblumen an dem Uferrande.
Zwischen Büschen und Blättern sitzen sie,
Sammeln Blüten in den Schoß und rufen
Sich einander Neckerein zu.

Gold'ne Sonne webt um die Gestalten,
Spiegelt sich im blanken Wasser wider,
Sonne spiegelt ihre schlanken Glieder,
Ihre süßen Augen wider,
Und der Zephir hebt mit Schmeichelkosen
Das Gewebe Ihrer Ärmel auf,
Führt den Zauber
Ihrer Wohlgerüche durch die Luft.

O sieh, was tummeln sich für schöne Knaben
Dort an dem Uferrand auf mutgen Rossen,
Weithin glänzend, wie die Sonnenstrahlen;
Schon zwischen dem Geäst der grünen Weiden
Trabt das jungfrische Volk einher!
Das Roß des einen wiehert fröhlich auf
Und scheut und saust dahin,
Über Blumen, Gräser Wanken hin die Hufe,
Sie zerstampfen jäh im Sturm
Die hingesunken Blüten,
Hei! wie flattern im Taumel seine Mähnen,
Dampfen heiß die Nüstern!
Goldne Sonne webt um die Gestalten,
Spiegelt sie im blanken Wasser wider.

Und die schönste von den Jungfrauen sendet
Lange Blicke ihm der Sehnsucht nach.
Ihre stolze Haltung ist nur Verstellung:
In dem Funkeln ihrer großen Augen,
In dem Dunkel ihres heißen Blicks
Schwingt klagend noch die Erregung ihres Herzens nach.

5. DER TRUNKENE IM FRÜHLING

Wenn nur ein Traum das Leben ist
Warum dann Müh und Plag?
Ich trinke, bis ich nicht mehr kann,
Den ganzen lieben Tag.

Und wenn ich nicht mehr trinken kann,
Weil Kehl und Seele voll,
So tauml' ich bis zu meiner Tür
Und schlafe wundervoll!

Was hör ich beim Erwachen?
Horch, ein Vogel singt im Baum.
Ich frag ihn, ob schon Frühling sei,
Mir ist als wie im Traum.

L'oiseau gazouille: Oui! Le printemps est là,
Venu pendant la nuit!
Avec une attention profonde, je l'écoute.
L'oiseau chante et rit!

Je remplis mon verre à nouveau
Et le vide jusqu'au fond
Et chante jusqu'à ce que la lune
Brille au noir firmament.

Et quand je ne peux plus chanter,
Je m'endors à nouveau.
Qu'ai-je à voir avec le printemps?
Laissez-moi être ivre!

6. L'ADIEU

Le soleil plonge derrière les montagnes.
Sur les vallées tombent le soir
Et ses ombres pleines de fraîcheur.

O vois! Comme une barque d'argent flotte
La lune sur la mer bleue du ciel.
Je sens une tendre brise souffler
Derrière les pins sombres!
Le ruisseau chante à voix plus haute dans l'ombre,
Les fleurs pâlissent dans la lueur du crépuscule.
La terre respire pleinement dans le repos et le sommeil.
Tous les désirs sont désormais changés en rêves,
Les gens fatigués rentrent chez eux,
Pour trouver un bonheur oublié dans le sommeil
Et apprendre à nouveau la jeunesse!
Les oiseaux sont blottis, silencieux, sur leurs branches.
Le monde s'endort...

Il souffle une brise fraîche à l'ombre de mes pins.
Je suis là, attendant mon ami;
Je l'attends pour un dernier adieu.

J'ai tant envie, ami, à tes côtés
De partager la beauté de ce soir.
Où es-tu? Tu m'as laissé seul si longtemps!

J'erre ici et là, avec mon luth,
Sur des sentiers riches d'une herbe douce.
O beauté! O monde à jamais ivre d'amour et de vie!

(d'après Wang-Sei)

Il descendit de cheval et lui tendit le breuvage de l'adieu.
Il lui demanda où il irait
Et aussi pourquoi cela devait être.

Il parla, sa voix était voilée :
Toi, mon ami,
Sur cette terre, le bonheur ne m'a pas été donné!

Où je vais ? Je vais, j'erre dans les montagnes.
Je cherche le repos pour mon cœur solitaire.

Je vais vers mon pays, mon refuge.
Jamais je n'errerais plus au loin.
Calme est mon cœur et il attend son heure.

Partout, la terre bien-aimée
Fleurit au printemps et verdit à nouveau!
Partout et éternellement, les lointains bleuissent de lumière!
Éternellement... éternellement...

Der Vogel zwitschert: ja! der Lenz ist da,
Sei kommen über Nacht, -
Aus tiefstem Schauen lauscht ich auf,
Der Vogel singt und lacht!

Ich fülle mir den Becher neu
Und leer ihn bis zum Grund
Und singe, bis der Mond erglänzt
Am schwarzen Firmament.

Und wenn ich nicht mehr singen kann,
So schlaf ich wieder ein.
Was geht mich denn der Frühling an!
Laßt mich betrunken sein!

6. DER ABSCHIED

Die Sonne scheidet hinter dem Gebirge.
In alle Täler steigt der Abend nieder
Mit seinen Schatten, die voll Kühlung sind.

O sieh! Wie eine Silberbarke schwebt
Der Mond am blauen Himmelssee herauf.
Ich spüre eines feinen Windes Wehn
Hinter den dunklen Fichten!
Der Bach singt voller Wohllaut durch das Dunkel.
Die Blumen blassen im Dämmerchein.
Die Erde atmet voll von Ruh' und Schlaf.
Alle Sehnsucht will nun träumen,
Die müden Menschen gehn heimwärts,
Um im Schlaf vergessnes Glück
Und Jugend neu zu lernen!
Die Vögel hocken still in ihren Zweigen.
Die Welt schläft ein...

Es wehet kühl im Schatten meiner Fichten.
Ich stehe hier und harre eines Freundes;
Ich harre sein zum letzten Lebewohl.

Ich sehne mich, o Freund, an deiner Seite
Die Schönheit dieses Abends zu genießen.
Wo bleibst du? Du läßt mich lang allein!

Ich wandle auf und nieder mit meiner Laute
Auf Wegen, die von weichem Grase schwellen.
O Schönheit! O ewigen Liebens, Lebens trunk'ne Welt!

(nach Wang-Sei)

Er stieg vom Pferd und reichte ihm den Trunk des Abschieds dar.
Er fragte ihn, wohin er führe
Und auch warum es müßte sein.

Er sprach, seine Stimme war umflort :
Du, mein Freund,
Mir war auf dieser Welt das Glück nicht hold!

Wohin ich geh? Ich geh, ich wandre in die Berge.
Ich suche Ruhe für mein einsam Herz!

Ich wandle nach der Heimat, meiner Stätte.
Ich werde niemals in die Ferne schweifen.
Still ist mein Herz und harret seiner Stunde!

Die liebe Erde allüberall
Blüht auf im Lenz und grünt aufs neu!
Allüberall und ewig blauen licht die Fernen!
Ewig... ewig...